

Anne-Lise Grobéty

La Corde de mi

roman



camPoche

« La Corde de mi »,
Prix Bibliomedia Suisse 2007
et Prix « Coup de cœur » Lettres frontière 2007,
a paru en édition originale en 2006
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

Le poème de José-Flore Tappy, cité en page 5,
est extrait du recueil *Terre battue*,
Lausanne: Éditions Empreintes, 1995

« La Corde de mi »,
deux cent onzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le vingt-troisième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Philippe Pache
Photogravure: Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-212-6
Tous droits réservés
© 2008 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Bander étroitement
les deux parts de moi-même
serrer dur
le présent le passé
unir
de force
ces deux moitiés
brisées

Méprise

JOSÉ-FLORE TAPPY

I l y a des histoires qui n'en finissent pas de vouloir qu'on les commence.

Quand vous croyez enfin les avoir laissées sur place, vous être fait oublier d'elles, sautillé martelé, les revoilà dans votre dos...

Pendant des années, juste derrière ou au tournant, à la pointe au talon, impossible de s'en débarrasser.

Des histoires qui veulent naître, obstinément, qui ne vous ficheront pas la paix avant, qui se mettent en travers de tous vos projets, jeté ricochet, rencognées sûres de leur heure; qui sont une part de votre tessiture (de votre blessure), et vous ne gagnerez rien à continuer de les refuser. Il faudra bien, un jour, vous condamner à longue peine d'encrier.

Cette histoire qui n'en est pas moins restée si longtemps comme un violon à l'extrême bord de son chant, en attente de toutes ses cordes sur le cordier.

Une histoire sur la touche, assurément !

À LA POINTE

Et dire que j'ai cru gagner du temps !
En passant par la vallée du bas, ç'aurait dû être plus court, sûrement, mais sans ces nasses de brouillard, sans le ciel descendu à mi-côte des sapins, sans tous ces trous dans le paysage... C'est déjà si peu de mémoire ce qui me reste du coin, normal que dans ces conditions je me sois flanquée dans un sacré bourbier, j'ai dû rater l'embranchement, avec l'effondrement des repères, forêt, évasement de la vallée, tout dans le même sac... Le comble, je me retrouve au bord d'une muraille de briques noires, le pare-brise ravagé par les bourrasques...
Essayer de décortiquer chaque élément à l'arraché : le désastre, j'ai réussi le tour de force de m'engager dans le chemin des tourbières, nez à nez avec un tas de morceaux de tourbe en train de sécher sous le déluge ! Arrêtée à quelques mètres seulement de l'effondrement du terrain, devant une immense fosse creusée... Tout dégorge, il a déjà neigé ici, c'est sûr, ça fond jusqu'au fond des ornières, embourbement garanti... Quelle pétasse je fais, et tout ça à cause de qui ? Seulement parce qu'il a insisté et que je ne voulais pas commencer par le contrarier, de toute façon inutile colère contre une bête affaiblie couchée à ses pieds... Est-ce que je

n'ai pas déjà assez enragé trop de fois contre lui et sans résultat?... Le pire, cette histoire de fausse route, le nez qui pique droit dans la tourbe /*Markus*/ mais c'est pas le moment de s'apitoyer sur l'ironie du sort, si je reste la tête sur le volant /*l'homme retrouvé dans la vase danoise frais comme une souche de bouleau on a même pu analyser le contenu de son estomac pour connaître son dernier repas*/ je vais mourir enfoncée d'une pièce, sandwich au poulet avec mayonnaise.

Gémir, ouvrir la portière, chaque geste économisé au plus près, sortir prudemment un pied, pas question de faire la chochette, au premier pas les bottines sombrent dans un brouet épais, au troisième l'eau glacée traverse mon béret, le bruit d'un siphon sous la semelle, tanguer sur un bon kilomètre ou deux, avec mon sens des mesures ça peut tout aussi bien être le double, une barbotée lamentable, glaciale, jusqu'à ce que, enfin, le fantôme d'une ferme! Avec sa faille chaude: une porte d'écurie et un paysan qui pourrait m'envoyer paître ailleurs, mais on est fait d'un autre bois ici, il m'écoute, un peu goguenard puis dégoûté, ça se voit: va falloir au moins sortir le tracteur aux grandes roues pour aller dans les marais par une telle détrempe. « Vous avez de la chance, j'ai juste le temps avant de traire. »

Dans l'habitable, tressautant sans ménagement à ses côtés, j'essaie de me dédouaner en lui expliquant que je ne suis pas de la région, je venais de temps en temps ici, enfant, je débarque à peine de Rome, le contraste est... Le mot m'échappe tellement j'ai froid. Et lui il le trouve pour moi :

« Radical, hein ? »

Oui, c'est sûrement ça – radical ; quelque chose qui tient de la racine, pourquoi pas.

— C'est quand même pas une raison pour vous mettre dans un merdier pareil, qu'il dit en jaugeant mon véhicule crotté jusqu'au front par mes tentatives de fuite. Mais vous vouliez aller où ?

Je prononce ce nom de petites misères d'enfance, *Combe-Verrat*, chez le luthier Favrod. Il a le bon goût de rigoler : « C'est franchement pas la bonne direction ! Et le luthier, vous savez, il y a des années qu'il habite plus là, et les deux vieux Pelet, ça fait longtemps qu'ils sont morts. Si c'est pour un violon à réparer, c'est pas la peine. »

— Je sais. Mais le luthier m'a demandé d'aller chercher quelque chose chez lui.

Et après plusieurs secondes de lutte serrée, j'ajoute : « Je suis sa fille. »

Il me dévisage comme s'il ne m'avait pas vue jusque-là.

— Oui, je me souviens qu'il avait eu une fille, mais elle a pas grandi là. Une année après, sa mère et elle (sa main lancée vers le ciel)... évaporées !

Du mal à s'en sortir, il commence à perdre patience, on sent qu'il fait attention à son vocabulaire tout en n'en pensant pas moins, le tracteur se cabre au bout de quelques mètres, la voiture goge de plus belle dans son jus quand enfin une secousse la ramène sur le chemin, à la laisse comme un gros chien jusqu'à la route goudronnée. Pour le dépannage, il ne veut rien. Il salue, doigts à la casquette, moi dans un sens, lui dans l'autre.

Et dire que j'ai failli manquer encore une fois l'embranchement, j'étais déjà presque en train de redescendre la côte de l'autre côté quand j'ai aperçu dans un léger effrangement du brouillard, en contrebas, le groupe des trois maisons. Elle a dû me voir arriver, accourt sous son parapluie pour m'abriter : « J'ai cru que vous ne viendriez plus, vous aviez dit le début de l'après-midi. »

Pieds trempés, cheveux en berne, le ciel noir qui absorbe le peu de lumière qui reste, je tremble et pleure de trop de contrariétés. D'un coup d'œil, elle comprend. « Je vais vous faire un bon thé chaud, il faut d'abord vous sécher. »

Elle m'entraîne dans sa cuisine, ça sent le beurre cuit, le lait, un peu la litière de lapin, j'ai l'impression d'entendre crépiter mon humidité sur la peau, je lui raconte mon équipée dans les tourbières, pathétique ; elle ne rit pas, compatit plutôt, ouvre la boîte de biscuits. « Par un temps pareil, on a vite fait de se perdre quand on connaît pas. Vous étiez toute gamine la dernière fois que vous êtes venue. Vous vous souvenez de nous ?... »

Non, pas vraiment, mais une fois encore elle trouve ça normal. Elle finit par me demander comment il va sur un ton qui fait penser qu'elle n'a pas forcément beaucoup de sympathie pour lui. Et je m'entends dire : pas trop bien. « Vous le saluerez de ma part. J'espère qu'il pourra bientôt revenir un peu par ici. Cette maison vide depuis tellement de temps, c'est triste. J'ouvre les fenêtres en été, tant que je peux, mais quand même une maison qui n'est pas habitée, elle s'abîme. Il faut dire qu'on

était habitués à la compagnie, avant, du temps des frères Pelet il en venait du monde... Mais faudrait y aller avant que la nuit tombe, parce que l'électricité est coupée, vous savez. Je vais vous prêter une lampe de poche, sinon vous n'y verrez déjà plus rien si vous devez chercher quelque chose. Vous allez vous en sortir, là-dedans ? »

Je crâne, je dis : bien sûr. Mais la bourrasque de pluie glacée qui me vole dans les plumes entre les deux maisons me fait perdre le peu d'assurance retrouvée ; à peine la porte ouverte, le couloir noir flagelle mes jambes, à ma gauche la cuisine, un coup de faisceau de lampe naine par-dessus la table, je continue à petits pas de Japonaise empêtrée dans son kimono tellement j'ai peur d'avancer, où poser le pied avec ma carte de l'horreur dans la tête */souris crevée araignée rat cancrelats pomme pourrie*, elle a dit « droit devant puis sur votre droite », le seuil de l'atelier, j'y reste vissée, jamais je ne pourrai entrer dans la pièce aux yeux collés, la pluie qui s'assomme contre les vitres, froid de canard et rien que l'odeur, humidité, vieilles boiseries, poussière, moisissure, je me contente de tendre le cou le plus possible... Mais entrer, non. Je ne m'en vanterai pas, bien sûr, c'est pas la version que je lui donnerai, je dirai... Tendre le cou pour renifler, si ça me rappelle quelque chose, le sofa, peut-être, je n'aimais pas m'asseoir, ça puait le vieux et il y avait toujours un ressort qui se plantait au mauvais endroit de la fesse. Depuis qu'il est parti en ville avec sa lutherie, rien n'a dû être changé. Mais aller jusqu'à l'armoire, au-dessus de mes forces, il faudrait déjà forcer la soie brune de la

toile d'araignée, prendre le risque insensé d'un fil qui se colle au front, ou son frissonnement sur le menton, et ensuite il faudrait, jusqu'à l'autre bout de la pièce, traverser ce filet aigret de lumière, d'ailleurs c'est trop tard pour trouver quoi que ce soit, j'aurais mieux fait de ne pas venir, pour l'électricité je ne pouvais pas savoir, quelque chose remue à côté du sofa, double salto arrière du cœur, ma lampe ose à peine se baisser, mieux vaut quand même en avoir le cœur net, s'il faut affronter */rat revenant/* autant le voir dans les yeux, le rai de lumière surprend deux brins dorés aussi effrayés que moi, la bête houffe deux fois, s'écrase au plus bas sur le sol pour s'échapper au fond de la pièce et feule derrière un meuble, il ne manque plus que ça, enfermer un chat et qu'il crève dans l'atelier à petits piaulements de détresse, quelle horreur... Évidemment, j'ai laissé la porte ouverte, il m'a suivie, s'il est sauvage, s'il griffe, j'avance un peu, taper des pieds, le plancher sous le choc fait résonner des vibrations métalliques, grogne comme un ours dérangé quand je fais un pas de plus, aller chercher la voisine, elle saura comment le faire sortir, mais la bombe de fourrure s'enfle en éclair contre ma jambe et gicle dans le couloir, d'un bond vers la porte d'entrée. Je reflue presque aussi vite que lui, tire le battant, tourne la clé.

Dehors, à lentes gorgées, j'avale un peu d'air froid pour obliger mes palpitations à se calmer, l'humidité, l'émotion mordent mes lèvres, la pluie patine déjà sur mon visage, bouillonnements de trop de choses à la fois...

Peut-être qu'on me laissera encore entrer dans ta chambre.

Quelques minutes seulement, parce que je viens de loin.

J'espère te déridier un peu en te racontant l'enlèvement dans la tourbière pour que tu passes l'éponge sur l'échec de ma mission. Et si, comme on peut s'y attendre, une vieille lie de courroux marne au fond de ton œil (quelle empotée je fais, hein?) quand tu verras que je viens sans l'étui de violon, je prendrai les devants, je dirai que je reviendrai la semaine prochaine, je retournerai le chercher avant de venir te voir.

À contrecœur, moi l'empotée, l'évaporée, je te prometterai de remonter dans le pays de mouilles et de gouilles,
de soue

et de verrat mal entourbé où tu es né.

AVOIR UNE ÂME BIEN NÉE N'EST PAS CHOSE AISÉE

... **L**e temps et les nouvelles étaient si abominables ce matin-là que le BonVieux s'est cru obligé de faire le déplacement en personne.

Et, ma foi, il descend plus bas que prévu parce que le ciel a la panse gorgée d'eau, traînant jusqu'au sol. Il a plu à glèbe fendre sans répit depuis la Saint-Frusquin, l'été n'en finit pas de ne pas commencer ; que le ciel casse donc sa cruche d'un coup et qu'on n'en parle plus ! Les gens en deviennent chaque jour plus rosses, et combien plus désespérés ceux qui épuisent leur vie dans les tranchées, main à la cartouchière.

Le BonVieux, dans son élan, descend plus bas que de raison. La femme est sur son lit, une autre lui tient les cuisses écartées de force et ne cesse de la houspiller : « Est-ce que vous avez fait tant d'histoires quand vous l'avez fait ? Alors pourquoi gémir à cette heure ? »

C'est que le petit vient tout de traviole, queue par-dessus tête ; même s'il est aussi minçolet qu'un fil de pêche, il ne quitte toujours pas l'étroit caniveau où il sera tantôt fait comme un rat s'il ne se décide pas à montrer à la lumière autre échantillon que le bout

de son derrière. Celle qui ne souffre que de perdre son temps menace maintenant de tout laisser tomber, mère en sueur et débris d'enfant... Pluie perdue interminablement à vitre fendiller, pleurant des temps meilleurs – qui toque, toque, toque à mon carreau scande le temps dans la chambre? Quand une rafale plus brutale ébranle le chambranle du toit, et boum, faisant sursauter le ventre!

— Enfin le veau se décide à montrer la patte. Si vous ne faites plus tant de manières on va pouvoir faire enfin avancer l'affaire.

Et à force de tournicoter la gambette aussi fine que baguette d'osier, celle qui ne souffre que de perdre son temps finit par tirer la petite bête de sa soute d'obscurité – qui toque toque trop longtemps à mon vantail voit ses secondes s'indurer en éternité, soupire le temps gêné...

— Aïe, vous y avez mis trop d'heures, je vous avais avertie : il est né mort.

Arrivé les quatre fers en l'air sur son faîte de toit, le BonVieux ne comprend pas grand-chose à ce qu'il voit; pour l'exécution de ce genre de détails, il a toujours fait confiance à ses saints bénis. Lui, il constate seulement que ce n'est pas de cette portion d'univers que lui provient ce surplus d'âmes usagées à recycler dont on le gratifie par barils entiers depuis plusieurs années.

« Plus à droite, plus à l'est, plus à l'ouest, passez le fil de la frontière, cinglez loin de cette maison au pied des crêtes. En élargissant votre cercle d'aigle géant, vous verrez que là-bas il pleut à fendre les

murs et les corps, à fêler les têtes et les cœurs, il pleut des pluies bien plus ravageuses que celles de vos nuées, des pluies dont chaque goutte apporte un peu plus de grains dans le bec de la mort », pourraient dire au BonVieux les deux femmes dans la chambre s'il avait eu la bonté de se montrer.

Mais ne se montre pas. Ne se montre jamais. Le BonVieux est certainement le plus grand timide de tous les temps. Voilà la malédiction de l'homme : avoir hérité d'un BonVieux qui se ronge les sangs à l'idée d'être repéré.

Mais avant de refaire illico le trajet à l'envers jusque-là où il ne pisse que des âmes à recaser, il se penche toutefois vers le lit et soupire, soupire, soupire d'ennui à deux pouces à peine des narines du petit : quel inutile pays de gouilles et de soue, se dit-il...

— Toi, mon garçon, tu es un sacré chançard, chuchurre celle qui n'a souffert que de la vexation de l'avoir tenu pour mort, alors qu'il ménageait seulement l'effet de ses premières pulsations et différerait son air de minuscule baryton. Toi, mon garçon (disant tout en nouant autour de son corps d'avorton une chemisette de coton jaunie qui avait réchauffé plusieurs torses avant le sien), là d'où tu viens tu as dû brouter du trèfle à quatre. En tout cas, ce n'était pas ton heure de rebrousser chemin, mais il va quand même falloir t'accrocher pour tenir sur la longueur...

Et celle qui a souffert plus que la pierre chauffée à blanc, aux yeux couturés de cernes noirs comme les cercles du fourneau, s'inquiète : « Quel gringalet... »

Oui, un chenillon cousu de fil blanc, Mongarçon – ses ongles n’ont pas eu le temps de pousser, à l’extrémité de chacun de ses doigts une goutte de pus, faut-il que ce vermisseau soit condamné à persister jusqu’à la saison nouvelle ? Et s’il doit toute sa vie traîner avec lui pareille voix de fausset, mazette, une mésange nonette n’y reconnaîtrait pas son petit !

— S’il passe la nuit, il sera fait du bois dont on fait les flûtes. Tenez-le bien au chaud, en tétée autant qu’il faut.

Et le grand frère qu’on a oublié pendant tout ce temps, dodelinant de la tête sur le seuil de la chambre d’où il a été repoussé à chaque tentative d’entrée, le grand frère affamé fait le pari du bruit ; le gros bol rouge à pois blancs prend de la gîte sur le bord de la table de la cuisine... Bascule, fauché en miettes de porcelaine rouges et blanches sur le carrelage.

— Il y a encore celui-là, rogne la femme qui souffre de n’être pas rentrée chez elle plus tôt. Je vais vous faire envoyer Bernadette, sinon vous ne vous en sortirez pas.

Allez savoir ce qu’aperçoit Mongarçon, comme première image du monde, à travers la gélatine de son unique œil ouvert, juste avant de s’engourdir sous le téton de sa mère... La paume tachée de sang du grand frère, tendue vers son museau, qu’un tesson du bol brisé a ébréchée ?

En tout cas, le BonVieux a réussi à se désemberlificoter du noir joug des sapins et à retrouver, plus à l’est, le nid de frelons teutons pour leur sonner les cloches.

— Vous entendez ? crie Bernadette en passant la porte. Les cloches ! L'armistice est signé ! Votre bébé est une vraie petite marchandise de paix !

Non, ce n'est pas surprenant que Mongarçon ne soit pas fini en ces temps où tant d'enfants n'ont été que surfilés à la hâte. Comment peaufiner l'affaire quand on a juste le temps de rentrer chez soi (ayant survécu à quelles calamités, à quelles souffrances?), harassé, empestant d'odeurs de poudre de sang de pourritures ou d'essence, recuit dans son jus de sueur et de trouille, pour gicler entre deux eaux de sommeil un peu de semence là où il faut, se rendormir avec l'espoir de ne plus jamais être rappelé à l'ordre du jour ? Et quand on doit filer au plus vite, deux ou trois jours plus tard, après s'être heurté au pire dans le regard de ses proches ? Avec le risque de revenir le plus souvent incomplet, disloqué, les arêtes à vif, un tesson d'homme qui ne ressemble plus à rien ? Ou la menace de ne voir revenir de soi qu'un objet, médaille, montre, quand tout le reste, âme et os, est resté devant des villes aux noms à coucher dehors pour l'éternité ?...

Pourtant, le hasard a fait naître Mongarçon dans un pays que l'horreur a soigneusement contourné ; on en est encore à se demander comment ce petit insecte buté, bien campé sur ses pattes appuyées contre la Botte italienne, a réussi à faire le gros dos jusqu'à ce que la grêlée soit passée, alors que tout

autour, de l'autre côté des barbelés de ses frontières, les chars d'assaut ont traversé les rues au pas de charge dans un sens (et des mois plus tard ont pris leurs chenilles à leur cou en sens inverse!), brinquebalant de tout leur pesant d'acier (entre nous, qui n'a jamais entendu de sa vie la sarclée nocturne de ces grosses bêtes puantes raclant le sol, ni aperçu les lueurs de leurs yeux jaunes fouaillant l'obscurité, ne saura jamais de quoi est pavé le chemin de l'enfer). Mais ce n'est pas parce que la guerre se contente de narguer vos frontières que vous êtes dispensé de vous habiller en soldat et de quitter votre maison, non, vous devez mimer tout comme il faut les gestes du conflit mais sans les bruitages ni les carnages. Avec deux jours par-ci de permission pour la mise à feu de la relève de la patrie, une nuit de temps en temps au service de la légitime copulation. Rompez!

Son géniteur ayant été mis à ce régime, c'est précisément dans cette veine de précipitation que Mongarçon a été conçu.

Mais pour ce qui est d'être chançard et de venir du pays du trèfle à quatre... Mongarçon a plutôt été l'enjeu d'une sorte de marchandage avec décalage horaire, comme s'il avait reçu son âme incarnée en léger différé.

La vérité est qu'il a vécu avec un père moins d'une journée, disons une vingtaine d'heures, plus une poignée d'interminables secondes pendant lesquelles il a eu un père luttant contre l'eau furieuse d'une rivière frontalière rendue vorace par les fortes intempéries des dernières semaines. Alors qu'il regagnait son cantonnement dans la semi-obscurité, après

avoir fêté en toute dignité et quelques verres de marc la naissance de son second fiston, le papa s'est empêtré dans le revers de son pantalon de gros drap militaire, s'est croquejambé sans possibilité de rétablissement et est allé s'engloutir dans les écumes de la Furieuse tout heureuse d'appesantir encore sa carcasse d'uniforme. Et ses souliers cloutés ont achevé de le lester par le fond.

Il n'est pas aisé d'avoir une âme bien née, même quand on est une petite marchandise de paix.

Moi, l'évaporée...

Il y a des mots qui se plantent au milieu de la figure, comme s'ils avaient pris la place du nez, grossis au point de servir de tremplin à tout ce qu'on pense dans la journée... Ce mot, il devait attendre en embuscade depuis longtemps, guetter un moment de distraction (l'embourbement dans une tourbière, par exemple) et hop saut ! s'enfonce dans le derme à la manière d'une tique... Quand même, la providence qui choisit ce type avec ses bottes de fumier, sa vareuse verte, pataugeant dans la boue pour attacher sa corde de remorquage, et qu'elle réussisse à lui souffler ce trait de génie, ce mot lâché presque par hasard : la mère et la fille *évaporées* – c'est fort. Dans le fond, pas de terme plus approprié et il tombe dessus pile ! *Adjectif début du XVII^e, qui a un caractère étourdi, léger, qui se dissipe en choses vaines. V. dissipé, écervelé, étourdi, folâtre, léger (cf. sans cervelle). ANT. Grave, posé, sérieux.* Sans compter le sens premier : se disperser dans l'air en vapeur, disparaître, se volatiliser.

J'éternue à plein nez dans mon dictionnaire, dispersion de gouttelettes sur la page, dire qu'on peut se faire une toute belle leçon de psychologie appliquée, prendre une sacrée secousse d'identité rien qu'en

rebondissant d'un article à l'autre du lexique. Évaporée, c'est exactement le mot qu'il me fallait. Combien de fois j'ai dû entendre autour de moi, depuis toute petite : « Tu es étourdie, Luce... Quelle écervelée ! Tu es encore dans la lune ? Tu ne peux pas faire plus attention à ce que tu fais ? » Et plus tard, plus lourd de conséquences relationnelles, n'est-ce pas : « Tu n'es pas sérieuse... Tu ne pourrais pas t'occuper d'autre chose que de futilités ? » Ou encore : « Où tu étais passée ? Chaque fois qu'on a besoin de toi... » Alors, à toute cette batterie de reproches entassés, traînés en casserole, je préfère nettement le vocable du chat botté dans le borbier, au moins il a le mérite de remettre au goût du jour des choses que j'avais sciemment passées à la tapette à mouches... Et tout ça en choisissant un terme qui ne doit pas être si habituel dans sa bouche, surtout pour qualifier le brusque départ du foyer conjugal d'une femme et de son bébé !

Le mérite de me faire entendre */harmoniques cordes à vide/* est-ce que ce ne serait pas justement de l'instant d'évaporation avec ma mère que j'ai hérité la fâcheuse tendance à être là sans être là, à disparaître au plus mauvais moment, quand on commence à compter sur moi, au moment où on attend de l'engagement dans la relation, de l'attachement?... Éternuer sa vérité entre les pages d'un dictionnaire, on aura tout vu ! Mais non, j'ai pris froid, tout simplement, avec les pieds trempés dans mes bottines pendant des heures rien de plus normal. Voyons, je cours plus vite que mes angoisses d'adolescente, je n'ai pas de temps à perdre avec toutes ces vieilles

histoires, je ne me laisserai pas déstabiliser par un mot malheureux dans la bouche d'un paysan, par la pression d'une journée glauque à vous donner des boutons dans les souvenirs /*Nicola*/ et ce que je ne veux pas voir cette fois encore, ce délit de fuite peut-être tout proche, la dérobade, l'échine qui se creuse, le plus loin possible de la main qui veut caresser... Nicola, ce n'est pas le moment d'y penser, chaque chose en son temps.

Je suis lourde, lourde depuis plusieurs jours. Je bouffe à n'en plus pouvoir. Sucré. Salé. Sucré pour oublier le trop-plein de salé. Si seulement je n'étais pas remontée dans cette satanée vallée, et par un jour pareil, on n'a pas idée. Je déteste les coins mous, la fadeur des pâturages huileux, gras, les baumes, les dolines, les emposieux, tout ce vocabulaire de subtilisation, d'effondrement, d'enfoncement... Dans un pays de trous, de vapeurs, forcément on finit par être englouti, par s'évaporer. Ou fuir. Je croyais en avoir fini pour toujours avec ça, avec la peur du vide sous les pas, du terrain qui cède, la jambe aspirée par le sol marécageux, le manque de cran de devoir vivre sans être aimée, les ambivalences je l'aime je l'aime pas, et non, je me suis laissée aller à un moment de faiblesse, il a suffi qu'il réapparaisse... Parce que, lui aussi, évaporé, non? Douze ans d'évaporation! Je croyais en avoir fini avec cette histoire, je m'étais faite à l'idée que je ne le reverrais plus et que ça n'était pas plus mal, j'en connais tellement dans mon cas, ponts coupés avec leur père ou leur mère, et on a beau entendre les psychologisants dire que

pour avancer, pour « grandir », il faut absolument savoir qui sont ses parents, se réconcilier, tout ce genre de déclarations revigorantes, on serre les dents, on se dit « ça ira ! »... Quand j'y pense, il y a encore deux mois le recouplement de nos deux courbes paraissait totalement inconcevable, et maintenant, en une dizaine de jours, voilà où j'en suis : mon père sur son lit d'hôpital, gris, amaigri, qui me prie – ou plutôt m'enjoint – d'aller à *Combe-Verrat* pour lui rapporter, je vous demande un peu, un étui de violon auquel il tient, et moi obéissant comme une gentille fille acquise à son amour sans réticence depuis sa naissance, qui me lance – par une journée à ne pas laisser un pendu dehors – sur des routes où je n'ai plus mis les pieds depuis des années. En plus, je fais chou blanc, je me perds dans le brouillard, je m'embourbe dans la tourbe, je me ramasse un rhume, tout un lot de symboles freudiens, sûrement. Et quoi, pour toute consolation ? Une volée de bois vert dans son œil toujours vigilant !

Ce beau brouillard depuis toutes ces années, impénétrable. Et crac une lardasse : un coin de paysage avec vue sur tout ce que j'ai voulu soigneusement snober, mes défaites d'enfant, mes pitoyables tentatives de rapprochement de jeune fille, mes attentes toujours méprisées, le rejet... Même si je ne le veux pas, depuis l'autre jour je suis sans cesse ramenée à ces années de petit âge glaciaire. Et déjà en train de redescendre jusqu'au bas de la paroi, à l'approche de la première prise, vers mes quatorze ans, quand j'ai

commencé à faire le grand écart entre emballements et abattements, avec une confusion de sentiments certainement normale à cet âge, les broiements du manque de confiance et le refus du doute en même temps. Ce que j'ai pu m'enlaidir dans les complications affectives ! Alors qu'il me fallait à tout prix, et vite, des certitudes sur ma capacité à être aimée. Trop roulée en boule sur moi-même */toujours dans la lune/* incapable de délimiter ce qui était encore moi et ce qui ne l'était déjà plus, où commençait le sentiment de l'autre, où s'arrêtait le mien, quand les autres pouvaient être blessés plus que moi-même... Je me laissais envahir par n'importe qui et n'importe quoi tout en affirmant mes hautes exigences d'indépendance, en terrain miné. Je me faisais penser à une renarde obsédée par la seule idée d'entrer dans le poulailler, dès que j'y avais mis les pattes, mon obsession unique était d'en ressortir au plus vite, je voulais absolument faire partie, être acceptée, et en même temps je ne supportais aucune appartenance, à peine intégrée dans un groupe je faisais tout et son contraire pour en être exclue ou m'enfuir, tout simplement. Luce, elle est lunatique !

Évaporée.

Je ne faisais pas non plus la différence entre lointain et proche. Tout soulevait le même clapet d'émotion, guerre d'Afghanistan, humiliation d'une mauvaise note, images de famine en Éthiopie, indigestion, rebuffade d'un presque amoureux, accroc au jean neuf. Je m'amollissais dans des lectures débiles et quelques autres m'essoraient jusqu'à l'os. Mais c'est au milieu de ces cafouillages que moi, qui me

piquais d'écrire (comme me l'avait fait remarquer un de mes professeurs alors que je venais de commettre l'irréparable outrage d'avoir employé un mot pour un autre dans une rédaction), moi qui me piquais d'écrire j'ai tracé un jour une phrase surgie avec une évidence, mais d'où ?, peut-être croisée sur les lèvres de quelqu'un ou cueillie dans un livre, sortie d'une plante en pot, qui sait ! Et elle se tenait au milieu d'une page, compacte, têtue : *Comment pousser haut et fort sans l'effort des racines ?*

Plante. Arbre. Dans l'épaisseur de la terre, dans l'obscurité, un labeur silencieux ; loin de la couronne et du prestige, à l'abri de la lumière /*luce*/ ce qu'il est facile d'occulter, dans l'humble, dans l'humus : le secret vital de la vigueur aérienne, le lacet des racines – ce qui resserre, tient ensemble, ancre.

Autour de moi, il y avait plusieurs copains et copines dont la relation à leur père n'était pas simple. Ou à leur mère. Des gosses de divorcés, il y en avait déjà de plus en plus. Le père qu'on voit le week-end, ça devenait chose courante. Et des filles qui n'avaient pas connu leur géniteur, filé vite fait avant leur naissance ou peu après, j'en connaissais aussi. Moi, j'étais un cas plus troublant. J'avais un père, je savais où il vivait, mais mes contacts avec lui étaient faits de courts épisodes dictés par je ne sais quoi. Je le voyais tous les tremblements de terre ou les années chinoises du Singe, à l'occasion de la floraison de la patate douce – qu'est-ce que j'en sais. Pourquoi je le voyais, pourquoi pas, c'était la mer à boire. Les autres passaient régulièrement un week-end sur deux chez

leur papa, la moitié des vacances, quelque chose de défini, de clair, mais moi je n'en entendais pas parler pendant plusieurs mois, voire plusieurs années. Puis, par souci de « normalisation », hop ! on me fourguait un après-midi chez lui, deux de suite, un troisième un mois plus tard, et puis plus rien pendant des semaines.

Jusque vers l'âge de quinze ans, je ne me suis pas inquiétée de savoir si c'était important d'avoir un père ou non, et surtout important de le voir. Dans le fond, il ne m'intéressait pas tellement. Quand je le voyais, sa conversation, qui se voulait « éducative et structurante », pour rattraper sans doute les méfaits des inconséquences de ma famille maternelle, me barbaït. Ou bien il pérorait sans faille ou il ne pipait mot de tout l'après-midi. Quant à faire des violons... C'est pas que ça me faisait honte, mais aucune de mes copines n'en jouait, personne n'avait l'air de trouver que c'était un vrai métier autour de moi, tandis que docteur, avocat, boulanger, c'est vraiment plus utile à la collectivité.

Donc, un père ou pas, pour ce que ça servait... Jusqu'à l'heure de la phrase sur les racines. Aucune idée pourquoi ce jour-là – s'il pleuvait, si le soleil s'amarrait ferme sur le lac ou non. Mais, tout à coup, cette terrible appréhension : est-ce qu'on peut grandir *haut et fort* sans de solides racines, est-ce qu'on peut pousser aérienne et confiante avec une racine atrophiée. Le troisième jour, c'en était presque à : est-ce qu'on peut devenir quelqu'un si la moitié de ses racines fait comme si on n'existait pas... La semaine suivante, c'était carrément une plainte

d'angoisse : comment être aimée d'un homme si son propre père, celui qui devait vous aimer sans condition, vous a ignorée, rejetée loin de son amour ?

Les motivations de filles et de garçons qui veulent absolument retrouver leur père ou leur mère, pouvoir les regarder en face, savoir d'où ils viennent et questionner (pourquoi l'abandon), sont certainement proches de ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Il y avait pourtant une chose qui me troublait bien plus : moi, je savais qui il était. Je pouvais le regarder en face. Je connaissais bien son visage, ses mains, ses expressions, ses façons de se dérober au contact direct. Ou, du moins, je croyais le connaître... Ce qui m'embêtait davantage, c'est que le connaissant j'aie tout à coup eu tellement envie, besoin même, de me rapprocher de lui, d'être acceptée par ce type que je ne tenais pourtant pas en grande estime, que je n'étais pas sûre de pouvoir aimer. De nos relations épisodiques, je n'avais rien appris de déterminant sur lui et sur sa vie qui aurait pu me motiver dans ce rapprochement ; j'étais d'ailleurs encore pleinement englobée dans la sphère de la loyauté à la mère dont le mot d'ordre était d'abord, implicitement cela va sans dire, méfiance, méfiance. On ne parlait jamais de lui autour de moi, on disait « le luthier » juste pour l'intendance minimale. Et moi je ne posais pas de questions. Alors...

Que ce soit moi qui aie décidé d'aller le voir, résolument, cela a provoqué un chamboulement sans pareil chez nous puisque, jusque-là, j'avais tout sauf poussé à la roue, je mettais même plutôt de la

mauvaise volonté à nos rencontres. Il y avait bien un an qu'on ne m'avait pas obligée à la visite de convenance, et alors, tout à coup, c'est moi qui force sa porte une fois par semaine... Ça dérange les plans, évidemment. Et pour quel résultat ? Au lieu d'être rassurée, fortifiée dans ma détermination à me faire aimer de mon père, à chaque nouveau passage à l'atelier je me sentais plus impuissante à exister pour lui. Une part de moi s'en foutait, l'autre geignait. Deux parts impossibles à unir, même de force, à l'image du régime de la douche écossaise qu'il me faisait subir : une fois j'étais à peine accueillie, il était distrait, disponible uniquement pour les autres, les clients, ses luthiers, un autre jour il faisait l'enjoué et nous emmenait manger au restaurant, l'apprenti et moi, nous abreuvant de considérations sur le monde, les vins, de tout sauf de ce que j'aurais voulu l'entendre parler.

J'ai failli jouer définitivement les évaporées, jurant un après-midi que c'était la dernière fois que je franchissais ce seuil. Et c'est ce jour-là, précisément, que les circonstances m'ont aidée sous le coup de la colère à renforcer mon envie de ne pas lâcher prise. À cause de l'histoire du bouvreuil.

Sans compter que me voilà remontée à bloc, quelques semaines plus tard, à la faveur d'une sorte d'instant de grâce (faut-il avoir été en disette pour utiliser un tel vocabulaire...). Une tranche de petits miracles à la suite l'un de l'autre l'apprenti est à son cours de musique, l'autre luthier en vacances et aucun musicien ne campe dans l'atelier avec son instrument bancal, le père qui prépare du café, pose la cafetière

sur la table basse et m'invite à m'asseoir avec lui, le père qui paraît détendu – j'allais dire *normal*. Alors, j'ose, je me lance en avant, dans le vide, bêtement plusieurs questions qui se chevauchent, pour que ma détermination ne faiblisse pas en route, et lui tombant des nues: « Mes parents? Ce que j'aimais faire quand j'étais petit? »

Mais cette hésitation funeste quand l'occasion est si belle... Ce manque d'arguments pour faire valoir mes droits à savoir...

— Ça m'intéresse, je sais presque rien de toi.

— Et alors?

Devant son air tout à coup contrarié, la menace que tout capote déjà... Et l'éclair de génie de l'écervelée: « C'est pour l'école, on doit faire une rédaction sur l'enfance de nos parents... La prof dit qu'on ne les interroge pas assez sur ce qu'ils ont vécu, qu'on manque de curiosité. En fait, c'est un exercice sur la transmission... »

Il ricane: la transmission! ces profs, décidément, ils n'ont rien d'autre à faire que d'emmerder les parents? Tu n'as qu'à choisir ta mère: une enfance de rêve, des parents de rêve!

Et moi, d'un trait, avec détermination:

— C'est de toi que je veux parler. De mon père.

Flatté que je l'aie choisi, lui, plutôt qu'elle? Certainement pas. C'est peut-être tout de même l'enjeu pédagogique qui l'a séduit, bien dans la veine de ses aspirations personnelles pour la jeunesse... En tout cas, il s'est mieux calé dans sa chaise et a d'abord fait celui qui n'a pas grand-chose à dire, qui va y aller au compte-gouttes, à la pipette de la mémoire, du

genre circulez y a rien à voir. Ne pas montrer un seul signe d'impatience. Visser mes pattes au sol, attendre. J'ai sorti mon bloc de dessin et mon stylo pour faire plus vrai.

— Tu veux que je remonte aux ébats de mes géniteurs ?

L'air las, maintenant, de celui qui aurait trop à dire, qui va résumer quand même pour prouver sa bonne volonté. Voilà l'instant du premier entrebâillement du volet de son histoire sur un jour calamiteusement pluvieux, un grincement de charnière sur l'heure de sa naissance, prématurée s'il vous plaît, une sage-femme impatiente (pourquoi pas), un bébé minuscule et fragile, son père à la garde des frontières, la guerre qui s'arrêterait quelques jours plus tard.

Et lui comme une petite marchandise de paix.